

JACQUES JULLIENS

Soleil sur la Persante

Soleil sur la Persante

CopyrightDepot.com, 2019, © 00068037-1

©Christine S. Éditions 2020

www.chroniquesdejadis.ca

www.ebookine.ca

Couverture : Christine S.

ISBN 978-2-9817318-7-6 (Epub)

ISBN 978-2-9817318-8-3 (Mobi)

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021

ISBN 978-2-9818846-6-4 (Imprimé)

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit, ni par aucun moyen électronique ou mécanique, y compris les systèmes de stockage et de récupération de l'information, sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans le cas d'un relecteur, qui peut citer de courts passages résumés dans des articles critiques ou dans une critique.

Ceci est une œuvre de fiction basée sur des faits réels. Cependant, les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

JACQUES JULLIENS

Soleil sur la Persante

DRAME HISTORIQUE

À ma mère...

Chapitre I

Le train quitte la gare de l'Est alors que les 11 heures viennent de sonner à l'horloge monumentale du grand hall. Sa locomotive haletante crache une fumée noire chargée de poussière. Aussitôt rabattue par les marquises des quais, elle envahit le compartiment. Pour ne pas suffoquer, je tire sur la courroie de cuir qui fait remonter la fenêtre. Assis sur ces inconfortables banquettes en bois typiques des wagons de 3e classe, je sursaute à chaque franchissement d'aiguillages. Ils n'en finissent pas. Le bruit que fait la vapeur sortant des tubulures et les secousses qui nous basculent de gauche puis de droite ont fait cesser toute conversation.

Peu à peu, le nombre des voies parallèles diminue. Les aiguillages s'espacent. On dépasse la gare de Pantin et son dépôt. Le train prend petit à petit de la vitesse. Paris s'éloigne.

J'ouvre à nouveau la fenêtre. Les conversations reprennent.

— Alors, Bernard, qu'est-ce que t'en dis! On va enfin pouvoir leur foutre la pâtée à ces salauds de bolcheviques! Tu crois pas?

— Oui! Et c'est pas trop tôt. Quand je pense à tous ces voyous de communistes qui les écoutent, ça me met en boule.

Il a raison, le Maréchal! Socialistes et communistes, c'est pareil.

Et c'est reparti. Toujours les mêmes propos. Je préfère regarder par la fenêtre.

On nous a installés dans trois compartiments d'un train convoyant des troupes allemandes. Pour ce que j'ai pu en voir au moment de l'embarquement, devant la locomotive et en queue de train, deux wagons plats sont hérissés de mitrailleuses de défense contre l'aviation. Les autres compartiments de notre voiture sont occupés par des soldats de la Wehrmacht gagnant le front de l'Est. Cette perspective ne semble pas les réjouir. Leurs traits sont tirés et ils sont plutôt silencieux. Les wagons de marchandise doivent être bourrés de matériel et de munitions.

À allure lente, le train s'engage entre des rangées d'immeubles aux murs gris de la saleté accumulée depuis des lustres. Et pourtant, ici et là, du linge tente de sécher, étendu à quelques fenêtres à moitié ouvertes. Il est vrai que le soleil estival est déjà chaud, là où il réussit à se faufiler entre les hautes bâtisses.

La tête calée contre la paroi, j'observe mes sept compagnons de compartiment. Certains portent encore leur tenue civile; les autres, comme moi, sont revêtus de l'uniforme de la Milice. Dans les filets, les bagages aussi sont caractéristiques de l'origine de leur propriétaire. Les valises en carton bouilli des civils côtoient les sacs à dos des miliciens. De même, les couvre-chefs diffèrent. La casquette froissée des premiers, négligemment penchée sur le côté, s'oppose au large béret passé dans la patte d'épaule de la vareuse ou dans la ceinture du pantalon des autres.

Nous avons quitté Versailles le matin même, aux premières heures du jour. Deux camions bâchés nous ont conduits à Paris. Nous venons de passer deux jours dans la caserne de la Reine qui est le centre de regroupement de la Légion des Volontaires Français, la L.V.F. C'est le lieu qui m'avait été indiqué à mon départ de Chaumont.

À mon arrivée, j'avais été impressionné par la majesté de ces imposants bâtiments au riche passé historique. L'immense chambrée où j'ai dormi était toutefois comparable à celle que j'avais connue lors de mon service militaire, puis après ma mobilisation en septembre 1939.

Le premier jour, j'ai été soumis, comme tous les autres, à une visite médicale. Mon chef de dizaine m'avait dit qu'elle serait conduite par un médecin allemand qui se montrerait très pointilleux. En réalité, elle fut des plus rapides. Le docteur m'a ausculté brièvement. Dans un français maltraité par un fort accent d'outre-Rhin, il m'a posé quelques questions sur mes antécédents familiaux et sur mes maladies infantiles. Je me demande encore s'il a écouté mes réponses. Toujours est-il qu'un seul parmi nous a été déclaré inapte : ses poumons étaient rongés par la tuberculose.

Après ça, et sans doute parce qu'il fallait nous occuper, nous avons dû subir des tests physiques d'endurance et de souplesse. Ce fut pour moi une simple formalité, encore que mon dernier entraînement de foot remonte à plusieurs mois. Nous sommes du reste tous encore jeunes. Personne n'a failli.

Le coup de sifflet perçant de la locomotive franchissant un passage à niveau me ramène à l'instant présent. Le temps avait jusqu'alors manqué pour faire connaissance. Se trouver

confiné dans un wagon s'y prête fort bien. Je ne peux pas me boucher les oreilles ni faire déjà semblant de dormir. Je dois me résigner à écouter ce que chacun a envie de dire.

— J'te l'répète, Bernard, les gars d'la gauche, ils ont tout foutu par terre.

C'est un civil qui parle à présent. Il semble être le plus âgé d'entre nous. Un peu plus âgé que moi en tous cas. Son teint hâlé et ses mains lourdes me font penser à un paysan. Il s'est adressé à son voisin. Celui-ci est habillé en civil comme lui, mais il porte une casquette d'ouvrier d'usine. J'avais déjà observé qu'ils ne se quittaient guère ces deux-là. Sans doute viennent-ils du même pays, ou alors ont-ils lié connaissance quelque temps auparavant? En réalité, je l'apprendrai plus tard, ils sont cousins.

— Ah, oui alors! C'est leur Front populaire qui nous a foutus dedans. Faut quand même reconnaître que les congés payés, c'est pas mal!

— Est-ce qu'on a des congés payés, nous, à la campagne? Et alors, qui c'est qui s'occuperait des bêtes? Et qui c'est qui f'rait les moissons?

Ces deux interrogations qui, à la vérité, n'en sont pas réveillent ceux qui se sont laissé gagner par la somnolence. Dès lors, chacun apporte son sentiment et le fait d'une voix si assurée que le propos émis ne peut appeler aucune contestation.

— Ils sont capables de tout, les Rouges. Des pires atrocités qu'on m'a dit. Rappelez-vous qu'ils ont massacré leur tsar avec toute sa famille quand ils ont fait leur révolution.

— Et ils ont envoyé tous les curés, les popes qu'on les appelle là-bas, en Sibérie. On n'en revient jamais, qu'on dit aussi.

— Oui! Ils peuvent faire c’qu’ils veulent. Ils sont chez eux après tout. Qu’ils s’débrouillent entre eux. Nous, on veut pas d’ça chez nous. À ça non!

— Et les Juifs! Vous oubliez les Juifs. Ils sont riches. Ils sont tous dans la banque et ils prennent notre argent. Moi, le mien, je l’ai toujours gardé à la maison. Je me suis toujours méfié.

— Sans oublier les francs-maçons! C’est comme une secte que dit notre curé. Ils se cachent et ils restent entre eux si bien qu’on sait pas qui c’est.

— Et les patrons, qui nous font travailler comme des bêtes et qui nous payent une misère! Qu’est-ce que vous en faites de ceux-là?

J’ai fermé les yeux pour ne pas me mêler à cette conversation qui déjà me fatigue. Ce n’est pas la première fois que j’entends tout ça! C’est toujours la même chose et c’est trop bruyant. Du reste, il n’y a pas de conversation. Ce ne sont que des affirmations qui s’ajoutent les unes aux autres. Et comme chacun semble, au bout du compte, du même avis, il n’y a pas d’échanges.

Pour ma part, je suis encore un peu désorienté par toutes ces accusations. Moi, je suis un ouvrier d’usine et j’ai, avant la guerre, bénéficié de ces fameux jours de congé payé imposés aux patrons par le Front populaire. Il est vrai que, faute d’argent, je n’ai jamais pu emmener ma femme Jeanne et ma fille Christiane très loin. Que de parties de pêche on a organisées au bord de la Marne, suivies d’un pique-nique dans l’herbe!

Les curés, c’est vrai qu’il n’y a pas de raison de les empêcher de dire la messe et de les mettre en prison. On y allait

régulièrement quand on était plus jeunes. Ma mère et ma femme se retrouvent tous les dimanches à l'église. Il est vrai que moi, maintenant, je n'y vais plus que pour les grandes fêtes de Noël ou de Pâques. Ou pour les enterrements. Je ne suis pas un catholique fervent, mais je crois qu'on a besoin des prêtres. C'est important les baptêmes, les communions, les mariages et les enterrements!

Les Juifs, les francs-maçons, il n'y en avait pas dans mon petit village de Rachecourt-sur-Marne. Du moins, je n'en connaissais pas. Je ne pouvais donc pas les haïr. Les patrons? Peut-être! Encore que le directeur de l'usine avait permis à ma mère de continuer à occuper un logement, contre un loyer très modéré, après le décès de mon père en 1935. C'était d'ailleurs un brave homme, toujours soucieux du bien-être de tous. Quant aux communistes, je ne voyais pas quels griefs j'aurais pu avoir contre eux. Ceux que j'ai connus, au sein de l'atelier, se sont toujours opposés à la direction quand il fallait défendre les conditions de travail des ouvriers. Ils avaient du courage, car ils auraient pu être licenciés sans ménagement et leurs familles se retrouver à la rue, chassées du logement qui appartenait à la compagnie.

Je n'en voulais donc à personne. Je n'ai pas, comme tous ces camarades de voyage d'aujourd'hui, un idéal particulier à défendre, des valeurs à faire respecter à tout prix, des privilèges à préserver, des biens à conserver. Je me trouve cependant à présent avec eux. Je pars, moi aussi, combattre ces Rouges qu'ils semblent tous détester si fort.

*

Tout à coup, j'ai accordé une attention plus grande à ce qui se disait. Il était question de l'uniforme que nous allions devoir porter.

— Vous avez vu, à Versailles, même les Français portaient l'uniforme vert-de-gris. C'est normal ça?

— Ben non! Les journaux l'avaient bien dit que les volontaires français seraient revêtus de l'uniforme français. C'était écrit qu'on se battrait avec des armes françaises sous les couleurs de la France, qu'on s'rait entre nous, avec des chefs français.

— Oui! Mais vous avez vu celui qui nous accompagne, c'est un Français! Pourtant, il porte l'uniforme de la Wehrmacht avec des galons qu'on dirait ceux d'un sergent.

À cet instant, ce sous-officier dont on parlait s'encadre dans la porte du compartiment. Il se tient raide, le menton haut. Je dois reconnaître qu'il a belle allure dans son uniforme bien repassé et brossé avec minutie. Assurément, il le porte avec fierté. Voilà un sous-officier dont il faudra que je me méfie, ai-je aussitôt pensé. Un fanatique, ça ne donne jamais rien de bon.

— Je vous ai entendu, les gars. C'est vrai que c'est ce qui avait été dit, au début. Pour autant, les Allemands n'ont pas accepté ce que le Maréchal avait demandé. Faudra vous y faire. Et puis, c'est du solide leur drap, vous verrez. On s'y fait.

— Et si on refuse de le porter, cet uniforme des Chleuhs?, demande un gars d'un ton bravache.

— Je ne te le conseille pas. D'abord, évite à présent de les appeler comme ça. Ils savent ce que ça veut dire et ils n'aiment pas ça. Et pour répondre à ta question, si tu refuses, tu te retrouveras dans un bataillon disciplinaire. Alors, choisis!

— Quand même, j'les ai combattus en 40 et maintenant je dois m'habiller comme eux?

— Fais comme tu veux, mon gars, je t'ai prévenu. Et puis tu as signé. Tu fais maintenant partie de la L.V.F. Tu dois obéir.

— Je crois que j'ai une explication à tout ça, s'interpose un jeune garçon qui n'a pas beaucoup parlé jusqu'alors et qui précise, pour justifier le bien-fondé de son intervention, avoir commencé à étudier le droit pour être avocat.

«Là où on va, on va se battre contre les Russes. On ne peut pas le faire sous l'uniforme français puisque la France n'est pas en guerre contre l'Union soviétique. Elle a juste cessé toutes relations diplomatiques avec elle et elle a rappelé son ambassadeur à Moscou, monsieur Bergery. Par conséquent, des soldats portant l'uniforme français ne peuvent pas se battre contre ce pays. Il faut savoir que la Convention de La Haye fait obligation aux volontaires d'un pays non belligérant de porter l'uniforme de l'armée dans laquelle ils combattent. À défaut, ils sont considérés comme étant des francs-tireurs, des partisans, des terroristes. Ils ne peuvent donc pas bénéficier, le cas échéant, de la protection due aux prisonniers. Ils peuvent être fusillés sans jugement s'ils sont pris. On n'a donc pas vraiment le choix.»

J'ai regardé plus en détail ce petit gars. À coup sûr, il en sait des choses et il sait les exprimer. Il est à coup sûr intelligent, mais, pour moi, il lui manque d'avoir vécu. Sait-il seulement ce qu'est la guerre? Car il est trop jeune pour avoir été mobilisé. Encore un intellectuel dont il faudra que je me méfie.

*

Le train n'avance vraiment pas vite. Le mécanicien donne l'impression de souvent hésiter sur la voie à suivre et sur

l'allure à adopter. Chaque aiguillage semble être une véritable épreuve pour la locomotive tant elle ralentit pour le franchir. Je ne sais toujours pas dans quelle ville on va et, à ce rythme, le voyage risque d'être long. Après tout, je ne suis pas vraiment pressé d'arriver! Je n'ai rien d'autre à faire qu'à observer le paysage qui défile sous mes yeux. Je cale ma joue contre la vitre.

On traverse des localités de la banlieue parisienne dont je n'ai aucune difficulté à lire le nom sur les panneaux des gares. Elles se succèdent et je les fixe dans ma mémoire comme à l'époque de l'école communale quand le maître me faisait réciter, en les montrant de la règle, des pays sur la carte murale de géographie : Noisy-le-Sec, Chelles, Vaires, Lagny. Voici la Marne sur notre droite. On la traverse puis on la longe à nouveau, de l'autre côté. Elle est ici beaucoup plus large que chez moi.

Viennent ensuite des prés et des cultures. Des vaches lèvent leur museau à notre passage puis retournent à leur pâture. Aux champs de luzerne d'un vert soutenu se mêlent des champs de blé doré piquetés de coquelicots au rouge éclatant. J'imagine l'empilement à venir des gerbes liées en meules dressées. Je me revois, enfant, allant glaner avec mes frères et sœurs les épis épargnés par la lame des faucheurs au dos serré dans leur ceinture de flanelle. La traversée d'une ville plus importante me sort de la somnolence qui m'a engourdi: Château-Thierry. Là, l'intellectuel se réveille et réveille ceux qui se sont assoupis.

— Messieurs, déclame-t-il en se levant, comme s'il se trouvait sur une scène de théâtre, nous voici dans la ville où est né Jean de La Fontaine!

— Tais-toi, on s'en fout!, s'offusque le paysan aux mains épaisses.

Qui est ce La Fontaine à qui les honneurs doivent être rendus? Mon esprit embrumé refait surface. Ah oui! «Le Corbeau et le Renard». «La Cigale et la Fourmi»! Ces récitations que nous faisait apprendre notre maître d'école et que j'avais tant de mal à retenir! Jeanne, elle, les savait par cœur et elle les récitait si bien!

Voici à présent que nous traversons ces vignobles réputés de la Champagne. Toutes ces collines avec leurs longues rangées de vignes sont impressionnantes sous le soleil de juillet. On dit que le vin de Champagne est excellent, qu'il pétille joyeusement dans la coupe, qu'il picote agréablement le palais, qu'il fait tourner la tête. Je n'en ai jamais bu, même pas à mon mariage.

Puis c'est Châlons-sur-Marne, puis Vitry-le-François où nous marquons une halte prolongée.

*

Ah! Cette gare, je la connais! J'y suis déjà venu. Et il n'y a pas si longtemps: c'était le samedi 1er juillet 1944. Je venais de Chaumont, que j'avais été contraint de quitter en raison de circonstances dramatiques que je n'avais pas provoquées. Je devais me rendre à Versailles. J'avais en poche un ordre de mission délivré par mon chef, le délégué départemental de la Haute-Marne.

Par la première fois, j'en étais venu à me féliciter de cet uniforme de milicien que je portais quand je suis monté dans le train en partance pour la capitale. Il m'avait en effet permis de trouver sans difficulté une place assise dans un wagon de 2e classe aux banquettes non pas de bois, mais

rembourrées. À vrai dire, il n'était pas bondé ce train. C'est que les voyages devenaient dangereux en raison des sabotages toujours plus osés perpétrés par les résistants. Et aussi à cause des bombardements que l'aviation alliée effectuait avec une incroyable facilité et une non moins étonnante efficacité sur les dépôts, les ouvrages d'art et souvent même sur les convois en mouvement.

Alors que l'heure du départ était passée depuis un long moment déjà, le train n'avait toujours pas quitté la gare de Chaumont. Trouvant le temps long, j'étais descendu pour aller aux nouvelles. J'avais appris qu'un bombardement violent sur le dépôt de Romilly avait coupé la voie. Le train ne pourrait pas passer. Il devrait s'arrêter à Troyes. Il serait bloqué là jusqu'à ce que la voie soit de nouveau praticable. Si j'étais pressé de gagner Paris, le mieux serait de passer par Vitry-le-François, m'avait conseillé l'employé de la SNCF qui avait bien voulu répondre à ma demande. Je n'étais à vrai dire pas pressé d'arriver à Versailles. Cependant, la perspective de passer par Saint-Dizier m'avait semblé être une opportunité à saisir. J'avais donc pris le premier train en partance pour Reims.

Sa locomotive s'époumonant à cracher des nuages noirs, le train avait enjambé la Suisse sur ce monumental viaduc que j'avais tant de fois parcouru à pied, le fusil à l'épaule, sur chacun de ses trois niveaux. Puis, bifurquant à droite, il avait suivi la vallée de la Marne et ses rives boisées. Je ne m'étais pas lassé de contempler ce paysage. Je savais que je ne le reverrais pas de sitôt. Sans trop se hâter, le train avait traversé les gares de Bologne, de Vignory, de Joinville. Là, il avait marqué un arrêt dont personne ne nous avait annoncé

la cause. Il avait fallu patienter. Mes voisins de compartiment, tout au moins ceux qui ne l'avaient pas quitté à ma vue, avaient sorti du sac quelques maigres provisions. Personne ne m'avait offert de les partager avec moi. Je n'en avais pas été étonné. J'aurais pourtant accepté avec plaisir, car je ne m'en étais pas muni, pas même d'une gourde. Et ce voyage promettait de s'éterniser.

Dans une débauche de fumée, le train avait repris son chemin. Mon cœur s'était serré quand, suivant la rivière et le canal, il avait traversé la gare de Chevillon qui ne pouvait me rappeler que de douloureux souvenirs. Et, plus encore, quand j'avais vu défiler les quais de chargement de l'usine de Rachecourt, les impressionnantes cheminées de ses hauts-fourneaux, ses ateliers, sa cour et même, car on n'allait pas vite, la maison de mon enfance à côté du bâtiment de la direction. J'avais baissé la vitre de la fenêtre et je m'étais penché, pour mieux voir, malgré les escarbilles projetées par la locomotive à vapeur et les grognements de mes voisins. Ensuite, ça avait été Gourzon, dont on ne voyait que le haut des toits, puis Bayard. À Saint-Dizier, le train s'était arrêté de nouveau, pour un temps qui m'avait paru long. Le va-et-vient des voyageurs descendant et montant m'avait distrait un instant. Leur hésitation en me voyant m'avait presque fait sourire.

Une conversation animée entre deux hommes bien vêtus qui venaient de s'installer dans le compartiment m'avait ramené à la réalité. Ils évoquaient de façon outragée le terrible bombardement survenu quelques jours plus tôt sur l'aérodrome du Robinson, situé au pied des côtes Noires. Des avions allemands avaient été détruits dans leurs hangars effondrés et la piste endommagée.

— Voilà qui va énerver les Allemands, avait dit l'un.

— Ils vont se venger, c'est sûr. Et tout ça, c'est pas bon pour nos affaires!, avait répondu l'autre.

Au contraire de beaucoup de voyageurs qui avaient poursuivi plus loin leur quête d'une place en me voyant dans ce compartiment, ces deux-là n'avaient pas hésité une seconde. Inutile donc de chercher à connaître leurs opinions. Pour éviter d'avoir à répondre à une question que je pressentais que celui qui était assis en face de moi allait me poser, j'avais fermé les yeux, feignant une fatigue soudaine. J'avais deviné juste. Au travers de mes paupières mi-closes, j'avais vu l'homme tourner la tête vers moi. Me voyant endormi, il avait posé à son compagnon de voyage la demande qu'il aurait souhaité m'adresser.

«Ces Américains! Ils causent plus encore de dégâts que les Allemands n'en ont commis, vous ne croyez pas?» Je n'avais pas entendu la réponse, car je crois que je m'étais endormi.

J'avais été réveillé à l'approche de Vitry-le-François. Le train, qui n'avait pas roulé vite depuis Saint-Dizier, se traînait à présent. Il marquait même, parfois, de longs arrêts. Des ouvriers s'employaient à remplacer des rails sur l'autre voie. Ce sont mes voisins qui m'en ont donné la raison. En me regardant bien droit dans les yeux et, cette fois, je ne pouvais me dérober, mon vis-à-vis m'avait dit.

— Eh, oui, Monsieur! C'est comme à Saint-Dizier! Ils lancent leurs bombes partout.

— Ici, c'est aux voies ferrées qu'ils s'en prennent, avait poursuivi son voisin. Pensez donc, c'est que Vitry est un nœud ferroviaire important. Ils le bombardent de nuit. Ça fait des dégâts. Et je ne vous parle pas de ce que peuvent

souffrir les habitants, les pauvres. De vrais barbares, ces Américains et ces Anglais!

En signe d'assentiment, j'avais hoché la tête.

Quand le train avait enfin atteint la gare, j'avais quitté le wagon, laissant sans regret mes voisins de compartiment poursuivre leur voyage, jusqu'à Châlons-sur-Marne ai-je cru comprendre. Comme il me fallait attendre un temps indéterminé un train se rendant à Paris, je m'étais installé dans un coin de la salle d'attente. Personne n'était venu s'asseoir sur la banquette que j'occupais. J'aurais pu m'y allonger. Je n'en avais rien fait. J'étais resté assis, le regard vague, évitant de dévisager mes voisins.

Soudain, une toupie était venue buter contre le pied de mon banc. J'avais allongé la main pour l'arrêter dans sa danse folle au moment où un petit garçon tendait la sienne pour s'en saisir. Nos deux mains s'étaient touchées et nous avions échangé un sourire. Alors que je lui donnais son jouet de bois, l'appel de sa mère, poussé comme si le gamin était en grand danger, l'avait fait partir en courant.

Cette attitude m'avait surpris autant qu'elle m'avait choqué. Je savais que les miliciens n'étaient pas aimés, qu'ils étaient même redoutés. Mais, diable! Nous ne sommes pas des barbares! Pas moi, en tous cas.